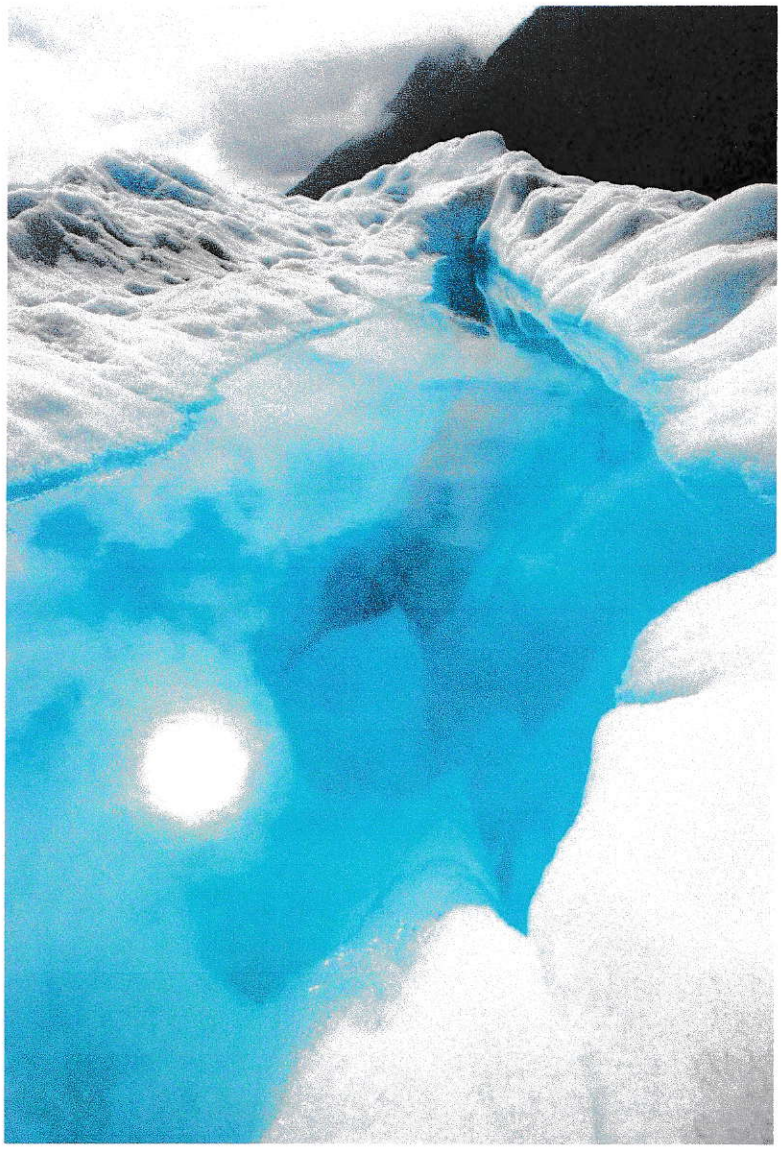

PRIX PLUS BELLE NOUVELLE DE MONTAGNE 2019

« ROULE TA BALLE »

Benoît BONNETON
Les Fresses – 73340 La Motte en Bauges

Benoit_bonneton@hotmail.com

Roule-ta-balle

Perché sur un grand arbre, au milieu des oiseaux, le monde est bien plus vaste. Ainsi posé, les pieds pendant au vide, la tête flottant sur les nuages, je suis bercé au vent des cimes. A ces épicéas centenaires des hautes vallées étroites, j'accroche mes longues rêveries d'automne ; assis à trente pieds de haut où personne ne m'attend, j'aime à me trouver là parmi cette faune bruissante et innombrable. Tout proche, l'oiseau est ici chez lui, et me considère comme de son monde parmi ses congénères. J'intègre son univers, me fonds dans sa vie de cueilleur d'avant l'hiver. Quelques miettes posées là, à distance de mon bras et nous voilà réunis et de la même espèce. Picorant sans attendre, surpris de ce garde-manger sorti de nulle part.

Je reste là, guettant la forêt des environs, et près d'une mare en contrebas, les bêtes finissent par venir boire, renard, sanglier puis chevreuil, et grands cerfs s'approchent, attentifs au moindre son, la moindre odeur menaçante. Tout à la cime de mon arbre, j'observe, silencieux, effacé, mon effluve flottant bien au-dessus d'eux. Patience, qu'est ce que la patience lorsqu'on ignore le temps et son empreinte ? Paisible, sur mes hauteurs, je bois ce qui me vient, sans me soucier d'attendre ou de partir.

Et quand l'envie m'en prend, je tire mon repas du sac de cuir, attaché là en bandoulière. Quignon de pain, bocon de fromage, répondent à toutes les fringales de la journée. Ainsi, adossé au sommet de la pente, contre la paroi âpre et dénudée de Pierre Brune, je vois se dresser au loin le mont d'Etrier émergeant de son halo de brume. Comme un mât de bateau grinçant au vent de l'illusion, le tronc me berce, doucement, régulièrement.

Il n'y a bien que les enfants, avec qui le partage de cette nature m'est possible. Frais, ouverts au chant du monde, ils savent entendre la quiétude du vent dans les grands arbres. Mes semblables quand à eux, tout à leur labeur, n'ont pas le cœur à en apprécier la nuance. Ainsi, Augustin que je croisais récemment, m'en rappela la lourde évidence. Je descendais de mes hauteurs dans la fin d'après midi, encore chaude malgré le vent qui gagnait la vallée. Je l'aperçu au loin, avec sa balle sur le dos, transportant ses remèdes soigneusement rangés dans les petits tiroirs de bois. Il proposait de tout, vulnéraire, thé des Alpes, antimoine ou encore huile de cade et arnica, le panier ambulant du parfait herboriste. Il avait de surcroît des merveilles de pacotilles où se mêlaient couteaux, rasoirs, cuillères, lampes et savons ; de quoi faire miroiter les yeux des plus indifférents. Le feutre sur la tête, portant une veste de velours brun il sillonne le pays durant les longs mois d'hiver. M'ayant vu sortir de la forêt autant que de mon rêve, il me héla avec la gouaille des camelots fanfarons.

« Eh Ernest le "clochard céleste " ! Quel bon vent t'amène par ce bel après-midi, toujours à rêvasser ?

- Oh, si tu savais comme il est bon de rêvasser, comme tu dis !
- Dans tes longues randonnées tu pourrais au moins poser quelques collets, ça te ferait un pécule pour l'hiver !
- Merci Augustin, mais un morceau de pain et de fromage donnés par là me suffisent !

- Bah, bah, il faut bien travailler ! Regarde, moi je suis marchand de rêve, colporteur de mon état ! Mon ballot me pèse, mais au retour de l'hiver le pécule je l'aurai. J'aurai la balle vide et le portefeuille garnis !
- Et, as-tu toujours fait cela en hiver ?
- Oui je crois, et ça me convient. Faire la route, de maison en maison, dormir dans les greniers à foin quand il faut, cela me fait sortir de cette vallée toute morte quand le temps est au froid. Allez, buvons un café ! Cela me redonnera du cœur au voyage ! »

Nous nous installâmes en bord du chemin, glanant quelques brindilles pour préparer le feu. Il disposa quelques pierres pour le foyer, sortit son nécessaire prestement en homme habitué des pauses improvisées le long des routes. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le café chaud fut prêt et versé dans deux gobelets d'étain. Peu habitué à ce luxe, je me délectais du breuvage bienfaisant.

« Tu sais Ernest, en vrai nos vies se ressemblent.
- Que veux-tu dire l'ami ?
- Tu passes ta vie à gambader dans ce massif, à dormir dehors ou dans les granges et à faire le journalier pour gagner ton lot. Moi-même je vagabonde en quelque sorte, mais je vois du pays, je change de région. Que fais-tu ici en réalité ? Rien ! Tu babilles avec les grands-mères en les aidant à leur jardin, en échange de quoi elles te donnent trois légumes. Ça n'est pas une vie !
- Ne me plains pas Augustin, j'aime cette vie d'errance ! Mes montagnes me suffisent, et je ne vois rien de sinistre à l'hiver qui s'annonce. Toutes les saisons m'accompagnent, et toutes sont belles à leur manière ! Regarde ces couleurs à l'entour, les fayards sont en fête avant le froid ! S'ils ne sont pas tristes, c'est qu'il y a bien une raison !
- Mais tu pourrais m'accompagner, nous serions associés ! La route est moins pénible avec un compagnon, et tu as l'air honnête. Les gens aiment les honnêtes hommes.
- Même... Si cela ne m'intéresse pas ? Que vendrais-je ? Et je n'ai pas le moindre sous pour acheter quoi que ce soit et confectionner une balle !
- Ah... nous y voilà ! Sais-tu que l'herboristerie n'est pas très loin de la médecine, à ce que j'en entends du reste. Et elle ne coûte rien... J'ai là quelques remèdes qui vont fort bien à tous les maux. Quelques cataplasmes pour les « sangs tournés » des femmes, de la médication pour le « chaud de froid » des hommes, et quelques vermifuges pour les enfants. Que faut-il de plus pour soigner les campagnes ? Les gens ont besoin de réconfort avant tout !
- Mais je n'y connais rien à l'herboristerie ! Et encore moins à la médecine !
- Ça ce n'est rien. Pour le diagnostique, il suffit de se renseigner discrètement sur les malades du lieu lorsqu'on arrive au village. Et puis, j'ai mon petit tour de passe-passe... Mon flacon magique ! »

Avec des gestes solennels, il sortit de son armoire une bouteille de liquide transparent, et m'expliqua doctement qu'il s'agissait d'un mélange d'eau et d'éther. Etant tous deux transparents on ne peut les distinguer, mais leur densité différente fait qu'ils ne se mélangent pas.

« Ainsi reprit-il, d'un ton cérémonieux, selon le résultat souhaité, par un rapide mouvement du poignet je verse une goutte de l'un ou de l'autre sur la main de mon client. L'eau

s'évaporant lentement signifie que le patient a besoin d'un remède, l'éther se dissipe rapidement et « prouve » que le patient est guéri. Et le tour est joué ! Trente francs la guérison !

- Et il vaut mieux ne pas repasser trop vite dans le même village, murmurai-je... »

Je me calais, affligé et songeur, contre une souche près du feu. J'étais accablé devant tant de roublardise mesquine.

Puis, se roulant une cigarette, avec le même entrain il reprit le déballage de quelque mauvais tour ; il se disait désensorceleur d'écurie ! Il assurait le retour de la pleine santé aux vaches et aux chevaux devenus subitement agités. En effet, certaines bêtes devenaient parfois tourmentées et tapageuses dans les écuries, sans que personne ne l'explique. Quelque sorcier, dont il était, apparaissait alors, et rétablissait l'ordre dans le bétail fiévreux, moyennant une somme convenue. Mais c'était sans compter la venue matinale d'un compère mal intentionné, qui avait préalablement incommodé les bêtes avec des épines dissimulées...

J'étais las de tout ceci et de ce monde mesquin. Le besoin de solitude me gagnait. J'aimais plus que tout au monde, et par toute saison, sillonner les montagnes, me reposer par étape dans les chalets ouverts, passant d'une vallée à l'autre par les cols enneigés. L'hiver me donnait plus de fil à retordre et, marchant le long des chemins lustrés par les vents froids, je ne répugnais pas à venir me chauffer, les paumes tout contre le poêle de la scierie voisine. Les scieurs de long, flambant des chutes de bois pour tenir le labeur, m'accueillaient volontiers à leur côté près du feu. Ils me savaient habile dans le travail du bois, et m'acceptaient comme des leurs. En effet dans les abris visités, j'arrangeais tout meuble meurtri par les injures du temps, et l'embellissais parfois. Mon passage était reconnu dans les cabanes des montagnes par la signature que je laissais souvent, au coin d'une table ou d'un tabouret raccommodé avec patience.

L'hiver n'avait pas tôt fini que je recroisai l'Augustin au café du village, moins prolixe au déballage de ses aventures. Je mis cela sur le compte du comptoir... À la vue et aux oreilles de tous, les grands aventuriers ont bien souvent certaine pudeur à s'exprimer pensai-je. Notre discussion tourna en rond, et il passa son chemin, clopin-clopant, bancal et boitant à la sortie du bistrot. Il a vieilli, pensai-je à voix haute, comme pour me faire une raison...
« Augustin ? fit le cafetier. Il s'est surtout fait prendre pour escroquerie ! Des villageois l'ont roué de coups et il sort à peine d'un mois de prison !